

Théories de la fragilité de François Paré (Ottawa, Le Nordir, 1994, 158 p.)

François Ouellet

Numéro 6, 1996

« Il n'y aura plus de Jeanne Sauvé et de Gabrielle Roy »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004628ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004628ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, F. (1996). Compte rendu de [*Théories de la fragilité* de François Paré (Ottawa, Le Nordir, 1994, 158 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (6), 131–134.
<https://doi.org/10.7202/1004628ar>

THÉORIES DE LA FRAGILITÉ

de FRANÇOIS PARÉ
(Ottawa, Le Nordir, 1994, 158 p.)

François Ouellet
Université Laval

Depuis quelques années, la question de l'identité intéresse bon nombre d'essayistes et de critiques littéraires, parmi lesquels Simon Harel¹ et Betty Bednarski² ont été les premiers à produire des ouvrages de référence. Cette question est au cœur des travaux de François Paré, dont *Théories de la fragilité* prolonge la réflexion amorcée dans *Les Littératures de l'exiguïté*³, essai plus général sur l'institution littéraire dans les communautés minoritaires.

Théories de la fragilité rassemble une série d'œuvres franco-ontariennes (très majoritairement) et acadiennes que François Paré saisit dans leur rapport identitaire (individuel ou collectif) à l'Histoire. Ce qu'il nomme *théories* de la fragilité sont les discours particuliers que, dans un cadre de narration général, les écrivains minoritaires, indépendamment de l'originalité esthétique de leurs œuvres respectives, expriment à peu près unanimement : la quête de l'origine, la dialectique apparaître/disparaître, l'errance, l'exclusion et l'oppression (d'autant plus pernicieuses qu'elles sont intériorisées ; elles fondent la conscience minorisée).

Ces théories définissent les « assises communautaires » de la littérature de l'exiguïté (p. 139). J'insiste sur l'idée de la forme communale, qui aiguille toute la pensée et la démarche très personnelle de l'auteur, et qui fait que la fragilité peut être créatrice, fondatrice. François Paré souligne le fait qu'en Occident, « l'histoire du concept même de littérature [...] repose depuis 500 ans sur un profond déni des forces vives de la communalité » (p. 12). L'écriture de l'essai est ainsi soutenue par une « reconnaissance entêtée du rassemblement » (p. 139) qui est foncièrement salvatrice, sacrale.

* * *

On sait que la forme communale est constitutive de l'essor de la littérature franco-ontarienne. On comprendra alors pourquoi l'auteur place au centre de son essai les figures de Fernand Dorais et d'André Paiement, respectivement témoin et acteur privilégiés du développement de l'institution culturelle de l'Ontario français dans les années 70. Dans une étude à la fois admirative et distanciée, François Paré fait état de ce qu'il appelle la théorie de la minorisation de Dorais, où l'humilié, l'opprimé franco-ontarien, est

appelé à « l'espoir d'un accès définitif à la représentation collective » (p. 30) grâce au mouvement sudburois. Quant à Paiement, dont Dorais aura récupéré la figure emblématique en tant que « métaphore de l'existence collective » (p. 32), François Paré rappelle la force fondatrice de son théâtre et insiste sur la présence récurrente d'une mythologie plurielle (biblique, grecque, amérindienne), par laquelle Paiement illustre sa quête d'unité. Manifestement, il y a une richesse symbolique dans l'œuvre de Paiement qui devrait lui mériter une inscription « dans l'histoire en bonne et due forme », ce qu'on a omis de faire jusqu'à présent, note François Paré, « par crainte de fracasser cette espèce d'euphorie, de magie communautaire à laquelle la vie et l'œuvre de Paiement sont associées » (p. 69).

Car la question de l'identité et la forme communale ne doivent pas restreindre le discours à son reflet social, mais être investies par les discours du savoir. Sous cet angle, François Paré, qui estime que l'heure est aux littératures de la marginalité, croit pouvoir (devoir) mettre en lumière les œuvres franco-ontariennes auxquelles l'institution littéraire n'accorde pas la place qu'elles méritent. Ces œuvres n'ont « jamais été placées dans une entreprise de connaissance que je voyais comme la fonction primordiale de la littérature » (p. 139), écrit-il. Plusieurs de ses études placent la question identitaire au rang des formes discursives et font apparaître l'autonomie littéraire, au sens fort du terme, à laquelle sont parvenus les meilleurs écrivains. Depuis la naissance d'un projet culturel et littéraire à Sudbury dans les années 70, les lieux d'écriture se sont diversifiés (Ottawa, surtout, reprenant la place dominante qui était la sienne au XIX^e siècle), ce qui aura conduit au renouvellement des concepts contre-culturels (la norditude, l'oralité, l'aliénation) et à la manifestation d'un discours qui affirme son extériorité aux formes franco-ontariennes typiques de la communalité.

À cet égard, l'œuvre poétique érudite d'Andrée Christensen est exemplaire malgré sa jeunesse (quatre recueils depuis 1990), car elle « ne soulève aucune des grandes questions qui ont animé la littérature ontarienne depuis son développement dans les années 70 » (p. 83). Les parcours romanesques ou poétiques, plus spécifiquement, sont maintenant pluriels, « [e]t c'est tant mieux », note François Paré, car, somme toute, sans « les parcours excentriques de destins pluriels [...] il n'y a plus de communauté possible » (p. 14). En revanche, le théâtre n'aurait guère évolué depuis *Lavalléeville* d'André Paiement : parmi d'autres, les dernières pièces de Jean-Marc Dalpé (*Eddy*), Pier Rodier et Marie-Thé Morin (*Duos pour voix humaines*) et Michel Ouellette (*French Town*), sont toujours habitées par une pauvreté linguistique, une dramaturgie de l'impuissance et de la stérilité aliénante du lieu natal. « Ce qui paraît aujourd'hui le plus problématique, ce n'est pas tant que le théâtre et la vie d'André Paiement soient encore si présents en nous, c'est plutôt que notre théâtre témoigne d'une si grande impuissance à évoluer dans le langage » (p. 109), déplore François Paré.

Dans les œuvres de Paul Savoie et de Daniel Poliquin, François Paré donne à voir l'investissement discursif des syntagmes apparaître/disparaître, qui

constitueraient « l'essence de la vie minoritaire » (p. 21). Le récit poétique *L'Homme invisible/The Invisible Man* de Patrice Desbiens, on le sait, est l'exemple privilégié de cette problématique. Les personnages à la conscience minorisée ressentiront un tel besoin d'être autres qu'ils « chercher[ont] indéfiniment dans cette altérité une sorte de stigmatisation permanente de [leur] devenir dans la disparition » (p. 22). Ainsi, les rôdeurs et les opprimés qui peuplent les textes de Paul Savoie, qui livrent « l'une des réflexions les plus denses sur la minorisation, la violence et l'exclusion » (p. 79), réagissent tant bien que mal à la métamorphose irrésistible qui mutile leur identité par l'absence et par un certain conformisme. Chez Daniel Poliquin, c'est avant tout la figure de l'écrivain qui canalise le désir de disparaître, puisque les multiples personnages qui assument la narration des romans et des nouvelles disséminent son intervention et semblent disqualifier sa vision centrale et dogmatique. À ce titre, et en particulier dans *L'Écureuil noir* qui s'ouvre par une « préface posthume de l'auteur », l'écrivain est « la figure emblématique du minoritaire » (p. 123). Mais, par ailleurs, ces multiples voix narratives, l'excès de paroles, occultent peut-être « ce qu'on ne peut pas admettre : une sorte de honte, un malaise, un silence de mort » (p. 118).

Parmi les écrivains acadiens, François Paré fait une place d'honneur à Herménégilde Chiasson, pour qui il éprouve visiblement une préférence, partageant son engagement social dans la littérature, reconnaissant dans cette poésie mieux qu'ailleurs le pouvoir rédempteur de l'écriture et cette peur qui nomme le manque sans le trouver. « Car, cherchant le secours dans l'Autre, le sujet s'abolit dans les gestes de sa frayeur » (p. 126). Plus particulièrement, François Paré montre que la construction par Chiasson d'une communauté acadienne défaite, sacrifiée, est complétée par l'image d'une communauté responsable de sa déchéance, ce par quoi la vision poétique exprimée serait plus complexe qu'on ne le croit et plus *profonde* que celle d'Antonine Maillet, par exemple.

* * *

François Paré est le premier à poser de solides jalons critiques d'une histoire littéraire et culturelle encore jeune, et c'est là indéniablement la première qualité de son ouvrage. Par ailleurs, ses études sont souvent émouvantes, essentiellement parce qu'il s'y investit à la fois avec une modestie angoissée (qui découle du sentiment du manque, de la mort qui guette, de la fragilité, mais qui pour cette raison est créatrice) et une volonté rédemptrice d'investigation discursive. Émouvantes, mais non moins lucides et profondément honnêtes ; François Paré sait mesurer les défis, mais aussi les illusions, dans les textes des autres comme dans le sien, sachant que la communalité, comme chez Dorais et Paiement, participe avant tout de la *construction* d'un imaginaire commun. « S'agit-il d'une illusion ? Sans aucun doute, mais cela n'a aucune importance. Nous sommes toujours dans le domaine du représenté » (p. 32). Le regard posé sur les œuvres est ainsi

judicieusement et efficacement assumé par une subjectivité critique dont l'interprétation fait généreusement appel à un savoir global. Au total, c'est autant François Paré que les œuvres interprétées que nous apprenons à connaître. De la même manière que, dans un roman de Daniel Poliquin, la biographie du personnage Tom Obomsawin est en réalité une autobiographie, la critique est ici résolument une autocritique. La plus belle qui soit, à mon avis, et l'ouvrage de François Paré l'un des plus dignes, à cet égard, d'être cité.

NOTES

1. *Le Voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, Le Préambule, 1989.

2. *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, Toronto, Gref, 1989.

3. *Les Littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir, 1992.